

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES. POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 18 FEVRIER 1846.

No. 3

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

C'est sans doute un merveilleux spectacle celui de la division des esprits sur la terre, et que les efforts inouïs tentés par l'homme pour la détruire, sans que jamais aucune autre doctrine que la doctrine catholique ait pu réussir à cet ouvrage de l'unité. De cela seul, et sans aller plus loin nous serions en droit de conclure que la doctrine catholique possède une force surhumaine, puisqu'elle a fait ce qu'aucune autre doctrine n'est venue à bout de réaliser. Assurément, rien n'a manqué à ces doctrines, ni le génie, ni la science, ni la puissance publique, ni le prestige de tant de choses qui se présentent sous l'homme pour le porter au dessus de lui-même, comme on voit sur la mer de fragiles embarcations soulevées par les flots qui se font un devoir de nous obéir et de nous mener vite et haut. D'où vient donc qu'elles n'ont pas réussi avec tous les moyens humains qui donnent succès ? Et d'où vient que la doctrine catholique a réussi, combattue longtemps et à diverses fois par tous ces moyens conjurés ? Ne serait-ce pas qu'elle a des ressources dont aucune autre doctrine ne jouit, et les autres doctrines ayant en leur pouvoir tout ce qui est humain, ne serait-ce pas que la doctrine catholique a en son pouvoir quelque chose qui n'est pas humain, quelque chose qui ne vient pas d'en bas, mais qui tombe d'en haut ? La conclusion est manifeste.

Toutefois, s'arrêter là, ce serait s'arrêter à la surface de la vérité. Quand on a sous soi des fondations qui appellent la curiosité de l'observateur, c'est défaut à la science que de passer près d'elles avec un simple regard. Creusons, Messieurs, creusons sous le roc de l'unité catholique ; l'édifice extérieur nous a frappés par sa hauteur et sa singularité ; il s'est dressé devant nous comme une pyramide unique sur le sable mouvant du monde ; mais je me persuade qu'en descendant à sa base, en écartant la poussière où gît sa racine, il vous apparaîtra un spectacle plus grand encore, une lumière qui jaillira du fondement au sommet, et qui sera digne, en satisfaisant votre intelligence, de récompenser votre attention.

C'est avec cette espérance que je commencerai :

La première explication du privilège catholique de l'unité, celle qui se présente d'abord comme très simple et très plausible, est celle-ci : La doctrine catholique a seule fondé l'unité publique des esprits, parce que seule elle possède la vérité. La vérité étant le bien de l'intelligence, il est naturel que son empire soit grand et que son apparition au milieu de nos luttes de pensées fasse l'effet d'un souverain qui se montre, nous arrête, nous assoupisse, nous calme et nous sonde tous ensemble dans un seul esprit.

Cette explication paraît aussi simple qu'efficace, et pourtant elle n'est pas sans difficulté. Premièrement, il n'est pas exact de dire que la doctrine catholique seule possède la vérité, ou, en d'autres termes, un ensemble raisonnable d'idées sur le principe, le but et la fonction de la vie. Le déisme, tel qu'on le formulait sans peine aujourd'hui, ne pourrait-il pas réclamer cet avantage ; Le déisme affirme qu'il existe un Dieu unique dont la puissance, la sagesse et la bonté sont infinies, qui a fait le monde, et l'homme en particulier ; que l'homme, à la fois esprit et corps, appartient par l'un au monde extérieur, et par l'autre à un monde plus élevé, qui est le monde spirituel ; que si son corps périt, son âme n'est point sujette à la destruction, mais que destinée à l'immortalité, elle sera jugée par Dieu selon son œuvre, parce que ses œuvres sont accomplies en vertu d'une liberté morale qui la rend responsable au tribunal de la justice suprême, et qu'ainsi il viendra un temps où Dieu, après avoir gouverné les êtres libres avec une équitable providence, les récompensera ou les punira avec une irrécusable impartialité. Certes, Messieurs, cette doctrine est grande autant que vraie, et des catholiques l'ont honorée jusqu'à l'appeler quelquefois, du moins dans le siècle dernier, du nom de *religion naturelle*. Et cependant, de toutes les doctrines rationalistes, c'est peut-être, historiquement, celle qui a le moins de consistance et de vitalité.

Le déisme, même depuis l'Évangile, qui en a tant éclairci et affermi les nations, le déisme est un système qui n'a jamais donné naissance à un corps philosophique ou religieux. Le dix-huitième siècle, se flattant de le substituer à la doctrine catholique, l'avait choyé, orné et poli comme un enfant de complaisance ; et aujourd'hui, malgré tant d'acclamations poussées sur son berceau, le déisme est tellement mort qu'il n'a plus pour serviteur un seul homme de nom. On est panthéiste, saint simonien, fouriériste, quel qu'autre chose encore, mais déiste ! qui est-ce qui veut de cet os que le dernier siècle nous avait laissé comme la plus belle part de son héritage ? En

dehors des maîtres de la science et des écoles vivantes, quelques bourgeois honnêtes affirment encore l'existence de l'être unique, rémunérateur et vengeur, sorte de consolation dont ils bercent leur conscience, afin de n'avoir pas trop peur de l'enfer pour eux-mêmes, sans le détruire entièrement pour les autres. espèce de lit accommodé à la taille de leur vertu, ressort élastique et lâche qui ne lie personne à personne, et qui laisse peser sur le déisme cette accusation de Bossuet de n'être qu'un athéisme déguisé.

En second lieu, la doctrine catholique eût-elle seule un corps de vérités, toutes les autres ne contenant qu'une organisation d'erreurs, ce fait n'expliquerait pas son succès d'unité. Car l'homme, bien qu'il ait été fait pour le vrai, qui est son premier bien, n'a cependant pas pour lui un amour sans partage ; il aime aussi l'illusion, et s'il fallait décider entre ces deux entraînements quel est le plus fort, je ne pense pas que l'erreur eût le dessous dans la comparaison. La vérité s'achète par bien des combats, l'erreur ne nous coûte rien ; nous y tombons de notre propre poids, et il est aussi facile de former avec elle des aggrégations momentanées d'esprits, qu'il est difficile de former avec l'autre une véritable unité. Ce n'est donc, en aucun cas, résoudre la question que de s'en rapporter à la puissance inée du vrai. Le vrai est l'occasion du litige, l'objet qui divise autant qu'il unit.

On dira peut-être que si la vérité prise en soi n'explique pas suffisamment le mystère de l'unité, elle l'explique par un de ses attributs, qui est la lumière, lumière plus saisissante dans le dogme catholique qu'en aucun autre ensemble de conceptions. Qui ne voit tout de suite que cette remarque conclut à faux ? car la doctrine catholique, loin d'avoir une lumière apparente plus vive qu'aucune autre, est au contraire, accablante à l'œil de l'homme par sa mystérieuse obscurité par une profondeur étrange, qui brise du premier coup le fil naturel de notre esprit, comme si elle voulait le terrasser et par l'audace plutôt que le séduire par la lucidité. Quelle tout autre et simple physionomie dans le déisme ! Quelle magique combinaison de dogmes nécessaires, ou rien ne révolte, et qui semblent se confondre avec le sens commun, tant leur clarté appelle à soi la conviction ! Sans doute, la doctrine catholique, à la prendre en dehors d'elle-même et par ses opérations dans le monde, y jette un grand éclat, mais c'est un éclat de reflet, une lumière qui n'est pas au centre, et qui, malgré son incontestable splendeur, a aussi ses ombres et ses difficultés. Je conviens encore qu'au foyer même du dogme il existe une lumière latente d'une admirable efficacité sur l'esprit, dès qu'il a pénétré ; mais il n'y pénètre que lentement, par l'exercice de la vertu bien plus que par l'effort de la pensée, et cette vue sublime du mystère n'enlève pas le voile qui en recouvre les âpres proportions.

Je présume qu'une autre idée vous est venue. La doctrine catholique, vous serez-vous dit, engendre l'unité publique des esprits parce qu'elle seul procède par voie d'autorité, tandis que toutes les autres procèdent par voie de libre examen, et le libre examen produit la division aussi naturellement que l'autorité produit l'unité.

Messieurs, je ne vois qu'un malheur à cette explication, c'est que le fait d'où elle part est absolument faux. Toute doctrine sans en excepter une seule, procède par voie d'autorité. Laissons les théories, Messieurs, les théories sont belles sur le papier ; mais quand on arrive à la pratique, on est commandé par des nécessités fatales. Tout homme qui opère veut opérer, et par cela seul qu'il veut opérer, il emploie, quoi qu'il dise et quoi qu'il veuille, les moyens sans lesquels son opération serait impossible et insensée. Or, toute doctrine se communique par la parole, c'est à dire par l'enseignement, et l'enseignement suppose l'autorité de celui qui enseigne, l'autorité de l'âge, du savoir, de l'éloquence, l'autorité de la foi et de l'affirmation, l'autorité de la conquête, une autorité telle quel nul ne s'y oppose sans péril. Quelle est donc la doctrine faisant le plus grand bruit du libre examen, qui ne se pose comme la vérité pure et unique, qui puisse même se produire sans le nom souverain de la vérité ? Quel est le philosophe fût-il le plus sceptique du monde, qui du haut de sa chaire, ne commande pas ? Quel est le capitaine à la tête d'un régiment d'idées, qui ne se plante fièrement au devant de son bataillon, et ne lui ordonne le file à droite et le file à gauche ? Grâce à notre siècle, nous avons tous entendu ces philosophes, et même des philosophes de plus d'un genre : sont-ils donc si peu dogmatiques ? Les plus modestes ne déclarent-ils pas solennellement qu'hier encore la vérité n'existait pas, mais qu'à dater du moment même où ils parlent, et pas un quart d'heure plus tôt, la vérité commence, qu'elle descend du ciel, qu'on la voit, et qu'il faut une horrible mesure d'aveuglement pour ne pas reconnaître

qu'elle est dans leur chaire de bois ? Est-ce dans des écoles de théologie qu'est né ce mot ancien et fameux : *Magister dixit* ? Et si du rationalisme nous passons au protestantisme, qui en est l'hérésie la plus enflée de l'orgueil du libre examen, trouverons-nous Luther et Calvin plus modérés dans l'affirmation : Calvin, qui faisait brûler vif ses contradicteurs ; Luther, qui menaçait les siens de transubstantier ses opinions quand il lui plairait, et d'en faire à chaque fois des dogmes sacrés ?

Voyons ce qui se passe aujourd'hui même en Allemagne. Où vont ces envoyés ? Pourquoi tant de monde à cheval sur les routes ? De quoi s'agit-il ? Berlin s'est ému de la dissolution des esprits dans le vide toujours plus large du protestantisme ; il convoque à la hâte, de peur que demain il ne soit trop tard, les hautes puissances demeurées fidèles à la réforme du seizième siècle ; il ouvre un concile à toutes les bouches qui jurent par le libre examen. Pourquoi faire ? hélas ! pourquoi faire ? Pour amasser à terre, s'il est possible, les restes de la foi commune, pour les placer, s'il est possible encore, sous la protection d'un concordat quelconque, pour créer de l'autorité avec l'indépendance, du granit avec la poussière, de l'unité avec une solennelle désunion ! Tel est le sort : toute doctrine est pendue à l'autorité, même en la niant ; car toute doctrine enseigne, et tout enseignement est un ordre donné au nom de la vérité. Sans doute, l'écolier reste libre d'obéir ou de ne pas obéir, puisqu'il est une intelligence ; mais cette liberté n'est le privilège d'aucune doctrine : toutes en ont le bénéfice et le danger, quand elles enseignent réellement, et surtout, la doctrine catholique, qui, toujours attaquée, a la gloire de se faire des enfants dans le sein toujours fécond de ses ennemis.

Mais quand il semblerait vrai que la doctrine catholique seule procède par voie d'autorité, que s'ensuivrait-il pour l'explication de l'unité qu'elle produit ? Ne voyez-vous pas que l'affection de l'autorité est un péril de plus pour sa suprématie ? C'est l'autorité même qui révolte l'homme. On lui dit : Venez à nous ; nous avons un chef unique, le Pape, qui gouverne toute l'Église de Dieu. Il répond : C'est précisément ce que je ne veux pas, je ne veux pas d'un homme qui soit mon pape ; je suis mon pape à moi-même. Que me fait l'intelligence qui est au Vatican.

Le mystère subsiste, Messieurs, nous ne l'avons pas expliqué. Quel que soit le charme de la vérité, il a contre lui le charme de l'erreur ; quelle que soit l'abondance de la lumière, il reste assez de nuages pour l'obscurcir ; quelle que soit l'autorité, tous ont une liberté maîtresse de la vérité, maîtresse de la lumière, maîtresse de l'autorité. Comment donc se fonde et subsiste l'unité publique des esprits, cette unité libre, dont chaque feuille, chaque branche, chaque tronc peut à chaque instant se détacher ? Car ce ne sont pas seulement des âmes qui échappent à l'ascendant de la doctrine catholique, elle perd aussi des nations. L'Angleterre était catholique, elle ne l'est plus ; le Danemark et la Suède étaient catholiques, ils ne le sont plus ; l'Orient était catholique, il ne l'est plus. L'histoire de l'unité est sillonnée de défections qui la font voir suspendue sur un abîme, et nous annoncent à tous, si fermes soyons-nous, que nous pouvons péni à notre tour. Quel spectacle ! Qu'il doit imprimer d'épouvante à tous ceux qui ont dans ce mystère une part d'action, soit qu'ils la tiennent du rang ou du taïent ! Mais qu'il doit effrayer aussi ceux qui la méditent en refusant d'y entrer ! Voici devant vous cent cinquante millions d'hommes, unis d'intelligence et libres de pas l'être, pouvant à toute heure rompre le faisceau de leur unité, et ne les rompant pas ; qui les retient ? Comment s'accomplit, au milieu de la division universelle, malgré le changement des choses et de la succession des hommes, un si étonnant miracle d'immuabilité ? On ne saurait l'expliquer, Messieurs, que par l'existence de deux forces qui se disputent le monde, la force schismatique et la force unitaire. Il ne suffit pas de vous les nommer ; je dois vous décrire leur nature, et achever ainsi de vous éclairer sur ce grand privilège de l'unité réservé à la doctrine catholique.

Le premier élément de la force schismatique est l'essence lumineuse de notre esprit. Notre esprit est lumière, et n'a de rapport qu'avec la lumière. Toutes les fois que vous la lui présenterez, il ira droit à elle, comme les yeux s'ouvrent aux rayons du jour et s'abreuvent de leur clarté. Naturellement, et par soi, l'esprit ne cherche que la lumière, ne connaît que la lumière, ne se repose que dans la lumière. Or, aucune doctrine ici-bas ne possède la lumière totale, pas même la doctrine catholique. Ce serait en vain qu'elle s'en flatterait, et elle ne s'en est jamais flattée. Oui, toute doctrine ne donne à l'esprit de l'homme qu'une quantité de lumière très faible, incapable de le satisfaire. S'il en était autrement, l'homme ne vivrait pas dans le monde, il vivrait dans la splendeur de Dieu même ; il serait plongé dans cet horizon infini où l'obscurité n'a pas de place, où toute intelligence, une fois qu'elle y est introduite, tombe à genoux pour ne se relever jamais, et se prend à chanter le cantique réservé aux esprits de lumière de Dieu. C'est bien là notre avenir, si nous le méritons ; mais ce n'est point notre sort présent. Au temps même que nous habitons avec nos pères le paradis de notre création, quand nous étions tout jeunes, sous un ciel sans colère, et que Dieu descendait pour converser avec nous comme avec des amis, en ce temps-là même, au printemps de notre âme et de notre félicité, la lumière n'était point encore notre demeure et la vision notre œuvre. Si proche que Dieu fût de nous, c'était un Dieu voilé ; nous le voyions, pour me servir d'une expression de l'Écriture ; à travers le trou d'une pierre et par l'extrémité de son manteau, vision heureuse et cruelle à la fois ! car notre destinée n'est pas de pressentir, mais de voir directement la lumière, de la voir sans ombre, sans limite, pleine, entière, absolue, de la voir comme elle se voit, d'un regard où le cil de l'œil ne palpète plus, parce qu'il est ravi. Jugez

maintenant, à l'heure où nous sommes, si aucune doctrine est capable de nous donner ce regard, le seul qui épuiserait l'aspiration de notre âme vers la vérité. Quel docteur nous le promettra ? Lequel osera nous dire, si aveuglé qu'il soit par les ressources de l'orgueil ou de la persuasion, que lui, sa parole, sa pensée, c'est la lumière, et que tout genou doit se courber devant elle, l'adorer, et ne plus se relever, comme les séraphins font dans le ciel ? Ah ! jamais, Messieurs, l'insolence du génie n'est arrivée jusque là ; jamais, il n'a pu dissimuler à aucune intelligence qu'un abîme, un abîme profond, un océan de ténèbres est ouvert sur nos têtes, sous nos pieds, à notre droite, à notre gauche, à l'orient, à l'occident, au midi, au septentrion, partout. Qui nous habitons les ténèbres, entr'ouvertes çà et là par une avare clarté, où notre œil plonge avec un amer et immense regret de ne pas aller plus loin.

Et voilà avec quoi il faut que les doctrines vous subjuguent ! Voilà ce que nous vous apportons, à vous, enfants légitimes de la lumière, étoile du ciel, plus brillante que le firmament dans les nuits les plus splendides de l'éternité ! Nous vous apportons je ne sais quel flambeau dont nous agitions sur vous les tremblantes lueurs. Elle sont certaines, sans douc, elles sont irrécusables ; mais quelle porte ouverte aux résistances de l'esprit ! quelle facilité de ne pas obéir ! et aussi, par là même, quelle valeur dans l'obéissance et dans l'unité, quand elles viennent à prévaloir !

Le second élément de la force schismatique est l'affection de l'esprit aux ténèbres. Chose merveilleuse à dire ! Nous sommes fait pour la lumière, nous n'aimons que la lumière, nous ne sommes captivés que par la lumière, et pourtant, par un autre côté de notre être, côté vil et honteux, nous affectionnons les ténèbres et les amassons à plaisir autour de nous. Cela tient à ce que le jour total nous étant refusé d'en haut, nous cherchons ici-bas, dans l'horizon pour rapproché de la nature physique, un ordre complet qui satisfasse notre esprit en ne lui jetant pas ce mélange d'ombre et de clarté qui nous est importun. Nous croyons, en rétrécissant le spectacle, agrandir notre vue ; nous sacrifions l'infini à l'espérance de voir plus à notre aise le fini ; c'est encore la lumière que nous cherchons dans les ténèbres. Il est cependant une autre cause moins honorable de cette disposition de l'entendement humain, et l'Évangile nous l'a révélée dans ces paroles mémorables : *La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.* Il existe, en effet, entre la vérité et le devoir, entre l'ordre métaphysique et l'ordre moral, une liaison qui fait que les questions de l'esprit sont aussi des questions de cœur. Chaque découverte en Dieu nous menace d'une vertu, d'un sacrifice de l'orgueil ou des sens ; la faiblesse et les passions viennent au secours de l'erreur et font un poids terrible dans la lutte des intelligences, lutte qui est devenue celle du bien et du mal. C'est là surtout que la force schismatique prend son point d'appui.

A continuer.

SUITE DES MANDEMENTS DES ÉVÊQUES DE FRANCE

Monseigneur l'évêque de Limoges nous dit en parlant des membres des universités anglaises qui ont reconnu l'autorité de l'Église :

« Déjà l'univers a retenti de leurs généreuses proclamations ; la religion catholique a enregistré avec honneur ces noms qu'elle peut présenter avec un légitime orgueil au monde savant comme à ses enfants rebelles. Elle a béni le sacrifice qu'ils ont fait de leur fortune, de leurs biens à la noble cause du catholicisme.

« Mais déjà pour eux sur la terre quelle récompense ! nos très-chers frères, quel bonheur se prépare ! Sentinelles avancées, les premiers ils ont aperçu la lumière, ils en jouissent, ils la montrent. À leurs cris, combien d'aveugles pourront rentrer dans la voie de la vérité ! Leur courage excitera les faibles, leur générosité trouvera de nombreux imitateurs. Déjà la sévérité des lois est presque désarmée ; chaque jour tombent des préjugés enracinés. En voyant de si grands noms enrôlés sous les étendards de la religion chrétienne, on commence à comprendre et à respecter sa puissance. On admire cette lumière qui sait subjuguier les grands esprits, cette onction et cette force qui inspirent les grands sacrifices. Le jour n'est pas éloigné où l'Angleterre tout entière reviendra à la religion de ses pères, et où deux peuples issus de la même nation, désormais liés par les mêmes intérêts, réuniront leurs généreux efforts pour faire respecter le catholicisme et l'entourer de leurs hommages. Qui pourra dire alors son triomphe et ses conquêtes ?.... »

Après avoir exposé les puissants motifs qui, dans les circonstances actuelles, doivent engager les catholiques à faire des prières qui retomberont en rosée de bénédiction sur le peuple qui les implore, le prélat termine ainsi :

« A ces causes :

« 1^o. Nous engageons tous les prêtres de notre diocèse à offrir une fois le saint sacrifice de la messe pour le retour de l'Angleterre à la religion catholique.

« 2^o. Nous invitons tous les fidèles à faire une fois la sainte communion à la même intention.

« 3^o. Dans les séminaires et dans toutes les communautés religieuses on fera une communion, chaque semaine, jusqu'à Pâques, et on récitera en chœur le *Salve Regina* chaque jour, jusqu'à la même époque, à cette même intention.

« Et sera notre présente lettre pastorale lue au prône des messes paroissiales, le dimanche qui suivra sa réception. »

Nous empruntons à l'éloquente *lettre pastorale* de Mgr. l'évêque de Périgueux les lignes suivantes :

« Tandis qu'aux cieux les prières des anges gardiens, des patrons tutélaires, des martyrs, des pontifes, des confesseurs et des saints de l'Eglise d'Angleterre s'uniront au cantique éternel, nous vous adjurons, N. T. C. F., de vous trouver tous réunis, au grand jour de la Nativité, à la table sacrée, pour y recevoir dans votre âme l'Enfant-Dieu. A ce moment solennel et touchant, où nous ressentirons la présence divine, alors cet immense cri de supplications partira de tous les cœurs :

« O Dieu, prenez pitié de cette pauvre Eglise, et rendez-lui son antique foi, cette foi catholique qui pendant de si longs siècles fit sa gloire et son bonheur, et dont la perte, depuis plus de trois cents ans, a enfanté tant de maux et fait couler tant de larmes et tant de sang ! »

Le prélat termine par ce dispositif :

« Art. 1er. Pendant les neuf jours qui précéderont la fête de Noël, tous les prêtres diront, à la sainte messe, l'oraison *pro unitate ecclesie*, page CXLI du Missel, avec la *secrète* et la *post-communion* qui suivent, pour demander au Seigneur le retour de l'Angleterre à l'unité catholique.

« Art. 2. La bénédiction du Très-Saint Sacrement sera à cette intention, dans toutes les églises et chapelles où se fait l'office divin, le 3e et le 4e dimanche de l'Avent. On ajoutera aux prières ordinaires, le V *Converture Domine usquequo ? R. Et deprecabilis esto super servos tuos*, avec l'oraison indiquée ci-dessus : *pro unitate ecclesie*.

« Art. 3. Les fidèles sont invités à ajouter à leur prière du matin et du soir, pendant les neuf jours qui précéderont la Nativité de N. S. J.-C., soit un *Ave Maria* soit ces paroles : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous*,—en appliquant cette prière à la conversion de nos frères.

« Art. 4. Pour obtenir ce but si désiré, tous les prêtres du diocèse sont instamment priés d'appliquer l'intention d'une des trois messes qu'ils célébreront à Noël ; et les fidèles, d'offrir à cette fin la communion qu'ils auront le bonheur de faire en ce grand jour. »

Mgr. l'évêque de Versailles expose les circonstances dans lesquelles le docteur Wiseman a tourné ses regards et ses espérances vers la France : le digne prélat nous dit :

« Le devoir des évêques est, dans cet état de choses, de seconder autant qu'il dépend d'eux le travail de la grâce. Entre tous les moyens à employer, il n'en est pas de plus efficace que la prière, et c'est l'aumône de la prière que Mgr. Wiseman réclame en ce moment de tous les enfants de l'Eglise romaine, pour hâter l'heure désirée du retour dans le commun bercail de tous ces frères qu'un mouvement d'erreur en a fait sortir depuis si longtemps.

« Comment refuserions-nous de répondre à un appel si noble et si chrétien ? Il s'agit d'une œuvre éminemment apostolique : il s'agit d'étendre le règne de Jésus-Christ, d'attirer sur un peuple environné des ténèbres de l'hérésie les lumières de la vraie foi, d'en faire, comme aux anciens jours, un peuple de chrétiens fidèles. »

Après avoir communiqué à son clergé la lettre du coadjuteur de Birmingham, Mgr. l'évêque de Saint-Brieuc lui demande :

« Pourriez-vous, N. T. C. F., rester froids et indifférents, après avoir entendu ces paroles toutes brûlantes du feu de l'amour divin et de la charité pour des hommes qui n'ont pas cessé d'être nos frères, quoiqu'ils se soient égarés dans les voies de l'erreur ? Nous ne saurions le croire. Nous sommes convaincu au contraire que vous vous porterez tous avec empressement à offrir à Dieu le pieux tribut que réclame ce vénérable apôtre. Vous n'auriez pas reculé devant des sacrifices d'argent. Vous ne reculerez, pas, à plus forte raison, devant l'offrande de quelques prières. Quoi de moins gênant en effet, de moins coûteux, et tout à la fois de plus doux et de plus conforme au penchant de notre cœur que la prière ? Et, remarquez-le, vous avez tout à gagner dans cette bonne œuvre. Vous contribuerez à glorifier Dieu et à sauver des âmes qui lui sont chères, puisqu'il les a rachetées au prix de son sang, et vous vous assurerez ainsi à vous-mêmes une puissante protection auprès de ce Dieu bon qui ne se laisse jamais vaincre en générosité et qui tient comme fait à lui-même ce qu'on fait aux moindres des siens. Il est écrit « que celui qui ramènera un pécheur des voies de l'égarément, sauvera son âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés. »

« Nous avons donc l'espoir fondé que chacun de nos coopérateurs, afin de répondre à l'appel de l'illustre prélat, célébrera une fois le saint sacrifice de la messe pour demander à Dieu le retour de la nation anglaise à la seule vraie foi, à la foi catholique, apostolique et romaine, et que tous nos fidèles diocésains feront des prières à la même intention. Nous les invitons à faire à cette fin une communion et à dire trois chapelets de la sainte Vierge.

« Et sera notre présente circulaire lue au prône de la grand'messe dans notre église cathédrale et dans toutes les églises paroissiales de notre diocèse le dimanche qui en suivra immédiatement la réception. Elle sera lue à la même époque dans notre grand et nos petits séminaires, dans les communautés religieuses et dans les chapelles des divers établissements de notre diocèse. »

Nous terminerons cette revue par quelques lignes empruntées à la *circulaire* que Mgr. l'évêque de Chartres a adressée à ses curés pour leur demander des prières en faveur de l'Angleterre :

«..... Saint François de Sales, en parlant de cette grande et célèbre nation, écrivait ces paroles : *J'ai une inclination particulière à cette grande âle, et en recommande incessamment la conversion à la divine Majesté, mais*

avec confiance que je serai exaucé avec tant d'âmes qui soupirent pour cet effet. (Lettre du saint Evêque de Genève à son frère et coadjuteur, du 21 novembre 1620.) La généreuse démarche de quarante-deux membres plus ou moins renommés des universités d'Angleterre qui viennent de rentrer avec tant d'éclat dans l'antique Eglise, est bien propre à nous inspirer les mêmes vœux et à nous faire concevoir les mêmes espérances qui occupaient si tendrement le grand cœur de saint François de Sales..... »

« Ces vœux et ces espérances sont, en effet, partagés par l'épiscopat et les fidèles ; rien ne le prouve mieux que la pieuse démonstration de sympathie dont la France donne l'exemple.

Voilà deux archevêques et neuf évêques qui ont répondu publiquement à l'appel du docteur Wiseman, et leurs vénérables collègues dans l'épiscopat inviteront bientôt leurs troupeaux à prier avec les fidèles des onze diocèses qui adressent en ce moment leurs supplications au ciel. Nous avons appris en outre que NN. SS. l'archevêque de Besançon, les évêques de Nevers, d'Agén, de Vannes, de Saint-Flour et d'Angers ont adressé au coadjuteur de Birmingham des lettres particulières pour lui exprimer la joie avec laquelle ils ont reçu sa communication, et l'empressement avec lequel ils se rendent à ses désirs. Plusieurs d'entre eux ont donné à leurs curés connaissance de la lettre de l'apôtre de l'Angleterre, afin qu'ils s'associent à leurs propres sentiments. L'un d'eux annonce au docteur Wiseman que plus de cinq cents messes seront dites dans son diocèse pour la conversion de l'Angleterre, et que de nombreuses communions seront offertes à la même fin.

Pendant que la France est en prières, les merveilles de la grâce se multiplient au-delà du détroit. Nous publierons prochainement une nouvelle liste des conversions qui se sont opérées depuis celles que nous avons fait connaître ; les catholiques y verront un puissant motif de redoubler de zèle et de charité envers leurs frères de l'Eglise anglicane. *Univers.*

LUTHER ET SA RÉFORME.

Ce moine saxon, diversement jugé suivant les temps et suivant les hommes, abstraction faite de son rôle de réformateur, n'était pas un homme du commun ; doué d'une sensibilité vive, d'une imagination ardente, enthousiaste, érudit, savant, infatigable aux travaux de l'esprit, auteur de plus de trois cents écrits, parmi lesquels figure l'immense ouvrage de la traduction en langue vulgaire de la Bible : homme de génie, fait pour en imposer à la foule, orateur, professeur à la voix forte et vibrante, au regard profond et foudroyant, à l'attitude arrêtée, âme passionnée, pleine de feu et d'audace, d'une éloquence qui se prêtait à tous les tons, à toutes les formes, et dont les accents pénétraient, vivaient, se répandaient tantôt en éclats comme le tonnerre, tantôt en bruissements comme l'avalanche ; caractère dissimulé, perspicace, mais toujours dominé par un immense et insatiable orgueil ; rompu à toutes les polémiques et versé, au suprême degré, dans les controverses scripturaires ; implacable envers ses adversaires littéraires et surtout envers les « lourds scolâtres papistés, » comme il disait, Luther avait tout ce qu'il fallait pour devenir chef de secte, et il le devint. Dans un voyage qu'il avait fait à Rome, chargé d'y suivre les affaires de son ordre, deux choses l'avaient surtout frappé, d'abord le relâchement du clergé, ensuite son luxe et son opulence éblouissante ; il avait été tristement impressionné, lui, pauvre moine grossièrement vêtu, à la vue du clergé romain tout ruisselant d'or et de pierres. Luther rentra dans son couvent l'âme triste et déjà colère. Le bruit des réclamations de son ordre contre le privilège de prêcher les indulgences, accordé par Léon X aux dominicains, réveilla ses souvenirs ; Luther s'imagina que le produit de ces indulgences ne servait qu'au luxe et aux vices de cette Rome qu'il avait vue tant dissipée ; dans un accès de zèle exagéré, il se mit à invectiver, timidement d'abord, et plus tard passionnément, contre ces prétendus abus. Les succès qu'il obtint en amour-propre ; son audace s'accrut peu à peu, et bientôt il descendit publiquement dans l'arène de la polémique. Dès ce moment, la réforme avait passé tout entière dans l'âme de Luther, et il ne dépendit plus d'aucune puissance humaine de l'arrêter !

Luther, emporté par le mouvement de la réforme, la suivit dans sa marche quadripartie.

La jeunesse ne tarda pas à lui appartenir ; elle était riieuse, babillarde, avide de railleries et de nouveautés ; il lui donna les déréglées des papes à brûler, et inventa les fameuses caricatures du « Pape âne » et du « Moine veau, » qu'il lui fit contempler avec des rires fous. Les disputes scolastiques faisaient toute sa passion, et les lui rendit dans tout leur éclat en même temps qu'il poursuivait de ses clameurs aigres et discordantes les théologiens de l'école catholique.

La réforme scientifique, qui s'opéra sous son influence et sous celle de ses partisans, fut fatale aux arts et aux sciences.

Le catholicisme a couvert le monde de monuments impérissables, et qui effacent par la grandeur les plus beaux monuments de l'antiquité. La réforme, qu'a-t-elle produit ? Sous le point de vue des sciences, même aridité, même sécheresse.

Goethe et Schiller n'ont paru que quand le protestantisme s'est rapproché des sujets de la religion catholique.

Rebelle à l'autorité des traditions, son école théologique est à proprement parler la continuation de l'école philosophique ancienne, revêtue d'une forme chrétienne.

En politique, Luther suivit encore une route opposée.

Le christianisme ne avait commencé par le peuple : la réforme commença

par la tête de l'état, par les princes et par les nobles.

L'ère politique de l'Eglise avait été huit siècles à s'édifier ; on la voit fléchir par degrés, passant par Luther pour arriver à Voltaire et à Mirabeau, qui achevèrent de la ruiner. La réformation politique de Luther eut, comme on sait, les résultats les plus déplorable ; on ne peut cependant lui refuser d'avoir servi puissamment à transformer une société toute militaire en une société civile et industrielle.

Sous le rapport des mœurs, la réformation ne fut pas meilleure. Dans les couvens, le joug de la chasteté pesait à un grand nombre de mauvais religieux ; Luther préconisa le mariage et la licence des mœurs en langage des halles, et donna lui-même l'exemple en épousant une religieuse qu'il avait séduite.

Quant à la discipline, chacun sait comment elle était traitée par le moine saxon.

Son plan de réforme une fois arrêté, Luther débuta comme Marc et Valentin ; il eut recours à la magie, et prétendit avoir aussi son démon familier. Cette intervention du génie du mal, cette grande figure du diable, ces obsessions, ces tentations, étaient de nature, à impressionner la foule. Luther en tira habilement parti, témoin sa conférence sur la messe privée.

Pendant on vit bientôt s'élever plusieurs chaires hérétiques ; la réforme eut ses universités, son enseignement, ses professeurs. Vers cette époque primordiale, on remarque surtout deux universités, celle de Wurtemberg et celle de Thuringe, où l'enseignement hétérodoxe eut quelque éclat. Luther lui-même et Mélancthon enseignèrent dans ces universités. Ce dernier valut à lui seul plus de prosélytes à la réforme que Luther et tous ses séides ; figure rayonnante de candeur, de virginité et de tolérance, Mélancthon joignait à de grands talens d'humanité les plus brillantes qualités d'homme public. Il ne tint pas à lui qu'une grande réconciliation se fit. A la diète d'Augsbourg, Mélancthon ne cessa d'élever la voix en faveur d'une salutaire conciliation ; mais Luther, qui était aux aguets, brisa de ses rugissements la parole de paix de son élève.

A côté de ces deux fameux professeurs de la réforme apparaissent d'autres docteurs et réformateurs secondaires, tels que Zuingle, Œcolempade, Bucer, etc.

Les efforts réunis de ces hommes ; leur prosélytisme ardent, servirent à donner un développement gigantesque à l'école de Luther, et la réformation grandit subitement comme un colosse. Dès son origine elle pénétra en Saxe ; en 1521, elle est prêchée à Kraichsaw ; en 1522, à Goslar, à Rostoch, à Riga en Livonie, à Reutlinge, et à Hall en Souabe ; à Augsbourg, à Hambourg, en 1523 ; en Prusse et dans la Poméranie, en 1525 ; à Eimbeck dans le duché de Lunebourg ; à Nuremberg, en 1526 ; dans la Hesse, en 1528 ; à Altembourg, à Brunswick et à Stransbourg, en 1530 ; à Göttingue, à Lemgou, à Lunebourg, en 1532 ; à Munster et à Paderborn en Westphalie, en 1533 ; à Elingue et Ulm, en 1534 ; dans le duché de Gubenhaguen, à Hanovre et en Poméranie, en 1535 ; dans le duché de Wurtemberg, en 1537 ; à Cothbus, dans la Basse-Lusace, en 1538 ; dans le comté de la Lippe, en 1539 ; dans l'électorat de Brandebourg, à Brême à Hall en Saxe, à Leipsick en Misnie, et à Queillimbourg, en 1540 ; à Emden dans la Frise orientale, à Hailbron, Halberstat, à Magdebourg, en 1541 ; au Palatinat dans le duché de Neubourg, à Raguensbourg et à Weimar, en 1543 ; à Buxtende, à Hildesheim et à Osnabruck, en 1540 ; dans le Bas-Palatinat, en 1552 ; dans le Mecklembourg, en 1556 ; dans le marquisat de Dourlach et de Hochberg, en 1564 ; dans le comté de Bentheim, en 1568 ; à Hagenau et au bas-marquisat de Bade, en 1570 ; et dans le duché de Magdebourg.

Vers l'an 1525, des disciples de Luther portèrent en Suède les premières semences de ses opinions. Le luthéranisme a aussi pénétré en Hongrie et en Transylvanie. La Pologne a eu son être luthérienne sous le roi Sigismond-Auguste.

Un sait qu'aujourd'hui cette hérésie, connue sous le nom de protestantisme a son foyer dans l'héritique Angleterre.

L'histoire de ses variations a été écrite par Bossuet. Cet impérissable ouvrage contient aussi l'histoire de ses différents symboles et des ses divers systèmes théologiques. (L'auteur renvoie à cet ouvrage.)

La Saxe avait donné Luther, La France allait donner Calvin.

Jehan Calvin prieur de Noyon, en Picardie, se réfugia à Genève, vers 1540 et commença à y dogmatiser. Figure blasfème sur laquelle la débauche avait mis des siècles, Calvin joignait à un caractère absolu un cœur sans larmes, sec, aride. Deux traits principaux distinguent partout le calvinisme : son dogme et sa discipline. Son dogme très-sombre, très-arrêté, d'une hardiesse philosophique inouïe, porte :

1. Que, par la chute du premier homme, le genre humain est complètement dépravé, et que son crime est imputé à toute sa postérité, d'où procèdent la mort et l'éternelle misère.

2. Que Dieu a choisi, ayant la création du monde, par décret immuable et par pure grâce, un certain nombre d'hommes qu'il a prédestinés au salut, tandis que le reste du genre humain est prédestiné à la perdition.

3. Que Jésus-Christ, par sa mort, n'a satisfait que pour les péchés des élus ou prédestinés.

4. Que tous ceux que Dieu a prédestinés au salut reçoivent du Saint-Esprit, au tems marqué, l'état de grâce.

5. Enfin, que ceux que Dieu a une fois appelés et élus ne peuvent

jamais déchoir de leur état de grâce.

Le calvinisme se distingue encore par l'importance qu'il met à la doctrine de la satisfaction ou de l'expiation, sacrifices au moyen desquels Jésus-Christ a satisfait la justice de Dieu.

Sa discipline est d'un rit très-simple. Les communions, les jeûnes, un culte nu et austère, une liturgie très-courte et même nulle ; pas d'ornemens, pas de cérémonies, pas de musique, pas d'autels, aucune pompe pour les sépultures, et on aura une idée du calvinisme presbytérien dans toute sa pureté.

Calvin crut l'organisation presbytérienne ou consistoriale, qui fut l'une de ses œuvres les plus hardies et les mieux conçues.

Son génie organiser et absolu éclate tout entier dans son *Code presbytérien*, comme son génie littéraire dans son livre de l'*Institution*.

A part ce mérite de formes, Calvin ne fut qu'un réformateur sauvage, un *Mohamet chrétien* qui fit dans sa patrie adoptive un foyer de brutal despotisme, et de sa réformation une nouvelle Babel ! L'auteur lui attribue cette épigraphe, qu'un écrivain protestant allemand proposait contre le symbole eucharistique de Calvin : *Absurda absurdorum, absurdissima calvinistica absurdum*
Journal des Villes et des Campagnes.

BULLETIN.

Assemblée de l'Archiprêtre de St. Jacques. — Nouvelles conversions au catholicisme. — Décision remarquable. — Sermon d'Adieu. — Extrait d'une correspondance du Freeman's Journal de New-York.

Nous avons reçu de St. Benoît le résultat d'une assemblée, tenue au presbytère, le 6 du courant, au sujet des *Mélanges Religieux*. Nous l'insérerons dans notre prochain numéro avec les réponses que nous nous proposons de faire.

Plusieurs de nos abonnés se plaignent que leurs numéros ne leur parviennent pas : nous pouvons les assurer que cela ne dépend pas de nous, mais qu'ils doivent l'attribuer à la négligence soit des courriers ou des maîtres de poste. D'ailleurs nous allons prendre toutes les précautions afin qu'ils reçoivent leurs numéros avec ponctualité, et nous les prions de nous avertir, quand il y aura défaut de ce côté.

A une assemblée des prêtres de l'archiprêtre de St. Jacques convoquée au dit lieu, dans l'intérêt du journal ecclésiastique, les *Mélanges Religieux*, tous les membres présents furent d'opinion que le dit journal devait être encouragé et maintenu par les moyens les plus efficaces pour le plus grand avantage de la Religion et du clergé. Dans cette conviction, on a adopté un plan suggéré par plusieurs assemblées antérieures, tenues dans le même but à Ste. Marie, St. Hyacinthe, etc. savoir que chaque membre du clergé souscrira pour plusieurs numéros pour l'année courante.

Fait au presbytère de St. Jacques, ce 5 février 1846.

ANT. MANSEAU, Prêtre.

Le révérend Michael Waits Russel ainsi que son épouse et sa sœur ont été, le 28 décembre dernier, reçus dans le sein de l'Eglise à Northampton, par Mgr. Warring. La *Gazette de l'Etat et de l'Eglise* donne les noms de plusieurs convertis très-distingués dont on n'avait pas encore parlé, sans spécifier par qui ils avaient été admis dans le sein de l'Eglise. Ce sont le révd. James Colman, B. A. du collège de Worcester ; T. Hood, écrivain, Barrister appartenant à la congrégation de Ste. Marguerite d'Oxford, charge qu'occupait dernièrement M. Oakeley ; E. comte Welby, écrivain, M. A. Fellow du collège de la Magdeleine.

Le *London Post* rapporte que le révérend W. Marshall, appartenant à l'Eglise établie, a été admis dans la communion de l'Eglise catholique, à Oscott, la semaine dernière. M. Marshall était curé et archidiacre de Wilberforce, et il est la seconde personne de ce nom qui a laissé dernièrement l'Eglise anglicane.

Le même journal mentionne que M. Hutchinson du collège de la Trinité a été reçu, le 21 décembre dernier, dans l'Eglise catholique à Birmingham. M. Oakeley a été admis comme étudiant en théologie au collège de St. Edmond, Hertfordshire, sous la direction de Mgr. Griffiths, vicaire-apostolique.

Le *Western Times* fait mention de la conversion du révérend J. S. Northcote, curé d'Alfracombe. Le *Morning Post* assure que plus de trente des paroissiens de M. Marshall ont suivi l'exemple de leur pasteur en embrassant la foi de l'Eglise de Rome. Le *Morning Herald* nous dit que M. Nasmith Stokes du collège de la Trinité, Cambridge, a fait abjuration dans l'Eglise catholique de St. Chad, Birmingham, entre les mains du révd. Ives assisté du révd. W. Leith, dimanche, le 14 décembre.

Le *Catholic Telegraph* nous apprend que le révd. Streecher, pasteur des

Luthériens allemands à Cincinnati, a fait ses adieux tout dernièrement à sa congrégation pour entrer dans la communion de Rome. Il avait été envoyé de Berlin par la société des missionnaires évangéliques.... On nous apprend qu'il est maintenant à Louisville où il fera sa profession de foi et recevra le sacrement qui doit le réunir à son créateur. Nous pensons qu'il se dispose à entrer dans le saint ministère.

—Le comité de la réforme Israélite siégeant à Francfort, sous la direction de MM. Goldschmidt, avocat, Crensenach, professeur, Tschwarzchild, médecin, auxquels se sont joints les Juifs les plus marquants de l'Allemagne, viennent de prendre la résolution importante, comme suit : décidé que désormais le Sabbath Juif sera observé le dimanche.

—Le révérend docteur Cleveland qui n'a été que peu de temps à la tête de la nouvelle école de la congrégation presbytérienne présidée anciennement par le docteur Beecher, n'a pas adressé un adieu bien chaud à ses enfants spirituels. Il s'étend beaucoup sur son habileté comme prédicateur : n'ayant jamais, dit-il avec complaisance, prononcé un discours médiocre, ou qui ne fût calculé pour convertir au moins un pécheur. Mais comme il s'adressait à des cœurs endurcis sur lesquels ses efforts apostoliques ne produisaient point d'effets, il lui fut impossible d'en convaincre et convertir un seul. Il paraît qu'un grand nombre lui avait prescrit ce qu'il devait éviter dans ses sermons. Il avait fait défense de ne rien dire contre les amusements de la danse, parce que les jeunes gens avaient décidé leur intention formelle pour ce genre de divertissement : Un autre lui ordonnait de ne souffler mot sur la tempérance, parce que quelques-uns très-accrédités dans sa congrégation, vendaient des boissons fortes. D'autres pensaient qu'il devait être peu sévère sur l'observance du dimanche, parce que ce jour-là, plusieurs gagnaient de l'argent sur les steamboats. De tout ce qu'il rapportait, il était évident qu'il était guidé par son peuple qui exigeait de lui qu'il fit ses observations en général sans faire d'application à personne en particulier. Incapable de supporter une charge aussi dure de la part de ses ouailles, il n'est pas étonnant qu'un peu de feu de la nouvelle Angleterre ait éclaté en une légère conflagration, et n'ait grillé quelque peu la toison des brebis qu'il voulait, comme bon pasteur, ramener à des usages plus chrétiens. Il tonna contre sa congrégation. La grande erreur du docteur venait de ce qu'il prêchait à un peuple qui avait acheté ses services, au lieu de prêcher à ses redoutables catholiques romains. S'il eût abandonné ses brebis à leurs propres pensées, et se fut attaché fortement à l'Évêque de Rome, il n'y a pas le moindre doute qu'il n'eût été jusqu'à ce jour un pasteur content de son sort. "Je retourne à la Nouvelle Angleterre," dit le docteur Cleveland, car j'aimerais mieux aller jusqu'au pôle du nord que de rester plus longtemps avec vous." "Sic transit gloria mundi," ce qui veut dire en bon anglais : Vous pouvez aller..... au ciel, et moi je m'en retourne au Massachusetts.

—Voici ce que nous lisons dans une correspondance adressée au *Freeman's Journal* de New-York, en date du 27 de janvier dernier. Les nouvelles récentes qui nous sont venues d'Angleterre, dit l'auteur de la correspondance, n'ont point diminué ici, l'opinion publique quant à ce qui regarde la nature de nos relations avec l'Angleterre. Ceux qui sont dans la confiance de l'administration, disent pourtant que la crise de l'Orégon, est une question des plus critiques, et qui peut nous amener la guerre plutôt que l'on pense.

Les choses sont dans un état plus défavorable avec nos voisins du Mexique. Parédes est maintenant à la tête de ce malheureux pays déchiré depuis si longtemps par les factions. D'après les derniers rapports reçus ici, se montrerait très-hostile aux Etats-Unis, et refuserait de reconnaître aucun ambassadeur qui lui serait envoyé pour traiter de la paix. J'ai été informé la semaine dernière que toutes nos forces navales qui sont disponibles, ont ordre de se rendre à la Vera-Cruz. Je trouve la même disposition réglée dans le *Sun* de la même date : si bien que le calme qui règne maintenant dans l'esprit public, et que j'ai désiré voir durer longtemps parmi nous, me paraît trompeur. Je crains très-fort que nous n'ayons la guerre en même temps avec l'Angleterre, la France et le Mexique, aussitôt que les hostilités seront commencées. Si cela arrive, je n'ai point de crainte pour l'issue, quoique la nation ne soit pas aussi bien préparée qu'elle devrait l'être, pour résister à une attaque semblable. Nos politiques se reposent seulement de tout sur le Président en charge, tandis que les puissances étrangères s'arment jusqu'aux dents pour renverser la république s'ils le peuvent. De grands

débats pleins d'éloquence ont lieu aujourd'hui entre MM. Farisfield, Benton, Dickinson et Hanagan, au sujet de la construction de dix steamers de guerre.... Je pense que la proposition sera adoptée. On a recommencé aujourd'hui dans la chambre des représentants la question de l'Orégon. Ces débats sont devenus si ennuyeux que le peuple a peine à écouter les discours qui se font à ce sujet. La question touchant la guerre l'emportera à une grande majorité lorsque, l'on viendra à prendre les votes.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Deux jeunes israélites de Constantinople, Eliézer-Israël Aschi, âgé de 22 ans, et Isaac Beccariaco, âgé de 24 ans, ont été dernièrement baptisés dans l'église des religieuses Philippones, à Rome, par le cardinal Brignote, qui leur a administré ensuite le sacrement de confirmation.

FRANCE.

—Une cérémonie toute chrétienne a consacré l'inauguration du pont suspendu de Saint-Claude ; c'est dimanche et lundi qu'a été faite l'épreuve de cette construction hardie, dont l'exécution honore les habiles ingénieurs qui en sont les concessionnaires.

Ce pont, un des plus grands, et, sans contredit, un des plus beaux qui existent en ce genre, se trouve dans la situation la plus pittoresque.

Après la messe, Mgr. de Chamond, évêque de Saint-Claude, assisté de tout le clergé de la cathédrale et suivi des autorités, s'est rendu en habits pontificaux sur le pont, à l'entrée duquel tout avait été préparé ; et là, en présence d'une foule immense qui assistait avec le plus profond recueillement à cette imposante cérémonie, il a donné la bénédiction au pont et aux assistants ; le cortège s'est ensuite mis en marche sur le pont ; qu'il a parcouru dans toute sa longueur, avec la musique en tête.

Quel beau spectacle que cette inauguration d'un mouvement suspendu sur l'abîme par un vénérable prélat courbé sous le poids des ans et s'associant par la pensée et les pompes de la religion à une fête où se pressait de toutes parts une foule dans le recueillement de la satisfaction et de la connaissance.

Après la cérémonie, le cortège a reconduit Mgr. l'évêque et le clergé à la cathédrale. L'inauguration de ce beau monument a été une fête pour la ville de Saint-Claude.

—On écrit du diocèse de Bordeaux :

"Les fidèles du diocèse de Bordeaux voient avec un vif intérêt de consolantes et pacifiques missions se donner dans les plus humbles campagnes, comme dans les plus importantes localités. Les missionnaires qui desservent le pèlerinage de Notre-Dame de Verdelaix, comme les deux sociétés de prêtres auxiliaires établis dans la ville de Bordeaux, sont obligés de se multiplier pour satisfaire aux demandes nombreuses qui leur sont adressées par les pasteurs.

"Aussi donnent-ils en ce moment trois missions à la fois dans les environs de la Réole ; Fontet, Hurte et Blagnac sont les paroisses privilégiées qui jouissent de ce grand bienfait.

"A ces paroisses rapprochées les uns des autres, il faut ajouter dans la partie du diocèse la plus difficile à cause du grand nombre de protestans qu'elle renferme, les paroisses de Sainte-Radégonde, Flaujague, Listrac, Pessac, Saint-Avit de Soultège et Gensac. Le respectable curé de Libourne, M. Charrié, est à la tête des hommes apostoliques qui évangélisent ces dernières paroisses. Mgr. l'archevêque est venu lui-même, accompagné de MM. Martial et Marty ; s'établir pour trois semaines à Gensac, où il prêche matin et soir. Le reste de la journée est employé à visiter les villages, et jusqu'au moindre hameau où il croit que sa présence pourra faire quelque bien. Partout les instructions sont suivies, les confessionnaux assiégés et la foi ranimée.

"On assure que c'est une famille protestante de Gensac qui a brigué l'honneur de loger le prélat, et Sa Grandeur, à raison de l'exiguïté du presbytère, qui pouvait à peine recevoir son grand-vicaire, aurait accepté de la meilleure grâce, avec deux de ses prêtres, l'hospitalité offerte avec un touchant abandon.

"J'ai pensé, Monsieur le Rédacteur, que ces détails, que je vous donne pour très-authentiques, pourraient intéresser tous les catholiques de France."

—La *Presse* rend au clergé de France un hommage mérité. Nous avons souvent à regretter que d'autres journaux ne se montrent pas aussi juste.

"Le clergé se meurt dans l'immobilité, disent les uns ; ce n'est déjà plus qu'un cadavre. Le clergé, disent les autres, vit dans l'ignorance, s'occupant à regretter le passé, à se plaindre du présent et à incriminer l'avenir. Ces accusations sont-elles justes ? Elles ont pu l'être à une certaine époque, jusqu'à un certain point ; aujourd'hui elles sont évidemment exagérées et injustes. En effet, le clergé n'ignore pas que l'influence s'acquiert par le talent, et surtout par l'emploi légitime et salutaire qu'on en fait dans l'intérêt général. Aussi se livre-t-il avec zèle à l'étude des diverses parties de la science théologique. Des hommes laborieux et intelligents ont étudié des ouvrages utiles et importants, devenus fort rares ; et plus de deux cent mille volumes circulent parmi les prêtres catholiques. L'examen des antiquités chrétiennes et du droit canonique dans ses rapports avec la constitution civile et politique des Etats modernes, remplit les loisirs d'esprits sérieux et élevés. L'archéologie chrétienne, si intéressante pour l'histoire des arts en Europe,

et si mêlée à l'histoire encore obscure et confuse des corps et métiers au moyen âge, est étudiée et professée dans un tiers des séminaires de France : il y a des chaires occupées par d'habiles archéologues dans les diocèses de Beauvais, de Tours, de Bayeux, etc., etc. M. l'abbé Bourassé prépare un *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* ; un autre ecclésiastique, véritable artiste, compose un *Dictionnaire de Musique religieuse* ; un troisième écrit l'*Histoire de la Musique religieuse chez tous les peuples*."

— On lit dans le même journal :

« Doué d'une physionomie noble et bienveillante, d'un esprit élevé et pénétrant M. Wiseman s'est montré pénétré profond, écrivain clair et élégant, dans ses ouvrages qui sont traduits en plusieurs langues, et notamment dans sa *Lettre à lord Shrewsbury sur la situation politique et religieuse de la Grande-Bretagne*. Ce prélat est venu en France au sujet de la conversion au catholicisme d'un certain nombre de professeurs de l'Université d'Oxford, élèves et amis du docteur Pusey. Ces conversions ont suivi et doivent suivre celle de M. Newman, car elles ne se borneront pas aux trentes connues jusqu'à ce jour. Or, comme elles entraînent un changement de position pour les nouveaux convertis, le voyage de Mgr. l'évêque de Mellipotamos avait pour but de leur en procurer une autre, le cas échéant, avec le concours du clergé de France. L'illustre docteur se proposait, en quittant Paris, de se rendre à Rome ; mais il est retourné tout de suite en Angleterre, toujours pour cette grande et délicate affaire d'Oxford, qui est bien l'événement le plus mémorable de l'histoire religieuse de notre époque. Ce qui peut-être n'est pas moins extraordinaire, c'est l'ébranlement de l'Église presbytérienne d'Écosse, dont les troubles intérieurs ont retenti l'année dernière dans le parlement anglais. On compte sur la conversion de plusieurs membres, justement considérés de l'Église écossaise, qui a fourni autrefois au catholicisme tant d'hommes d'une célébrité si glorieuse."

— L'émeute anti-religieuse s'est encore hier donné rendez-vous à la Sorbonne, au cours de M. Lenormant ; mais, comme jeudi dernier, ses efforts sont venus échouer contre l'attitude calme et digne de l'immense majorité de l'auditoire. Plusieurs vitres ont été brisées, et les interruptions ont consisté en quelques mots que, par respect pour nos lecteurs, nous nous garderons bien de répéter ici.

M. Lenormant n'en a pas moins continué sa tâche, et il a exposé au milieu des interruptions et avec une lucidité parfaite, les faits si compliqués qui font l'objet de son cours. Un pareil sang-froid en a même imposé à ceux qui étaient venus avec des intentions hostiles ; aussi, et c'est une justice à leur rendre, n'ont-ils pu s'empêcher de joindre leur applaudissement à ceux de la jeunesse catholique, quand le professeur s'est écrié :

« Messieurs, je ne crois pas que celui qui a passé sa vie à fouiller dans nos vieux parchemins, à débrouiller et mettre en ordre les faits si confus et si obscurs de nos annales, et qui est descendu jusqu'au fond de la mine de la science pour en extraire la vérité, puisse mériter un autre sentiment que celui du respect.

« Du reste, je puis le dire, en levant haut la tête, je n'ai rien à me reprocher, et je ne crains personne ! »

Les organes de la presse irréligieuse qui approuvent, quand ils ne les excitent pas, les coupables auteurs de ces désordres, honteux aujourd'hui des violences que flétrissent tous les amis sincères de la liberté, s'efforcent d'affaiblir la gravité du scandale par des explications aussi vaines qu'évidemment mensongères. Selon le *Constitutionnel*, le cours de M. Lenormant n'aurait été troublé que parce que les membres du Cercle catholique ayant envahi la salle dès midi et demi, les auditeurs venus à trois heures pour assister à la leçon n'ont plus trouvé de place.

La version de la *Réforme* est plus curieuse encore. Si les perturbateurs ont cassé des vitres, ça n'a été tout simplement pour se donner de l'air. Ceci est textuel :

« La salle était remplie avant l'arrivée du professeur. De nouveaux auditeurs se sont présentés en foule et l'encombrement a été si grand qu'il s'est élevé de toutes parts des cris pour demander de l'air. Les vitres ont été brisées au milieu de ce tumulte."

— L'Église a été encore réjouie le samedi des Quatre-Temps par une nombreuse ordination que Mgr. l'Archevêque de Paris a faite dans la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice. Elle se composait de 34 prêtres, 40 diacres, 25 sous-diacres, 34 minorés et 16 tonsurés. Le diocèse de Paris comptait parmi eux 10 prêtres, 16 diacres, 3 sous-diacres, 7 minorés et 4 tonsurés. La congrégation de Saint-Lazare y a envoyé 9 ordinands ; le séminaire des Missions-Étrangères, 11 ; celui du Saint-Esprit, 7 ; celui des Irlandais, 16. La cérémonie n'a été terminée qu'à plus de midi.

Le nombre considérable d'ordinands appartenant au diocèse de Paris, est la preuve la plus irrécusable et la plus consolante de la prospérité actuelle du petit séminaire.

— Un sermon pour l'œuvre des crèches du 1er arrondissement, sera prêché par Mgr. l'évêque d'Evreux, en l'église Saint-Roch, le lundi 29 décembre 1845, à deux heures précises. Le sermon sera suivi du salut en musique et de la bénédiction du très-saint sacrement.

Les personnes qui ne pourraient pas assister au sermon sont priées de vouloir bien envoyer leurs offrandes à l'une de mesdames les patronnesses.

La crèche est ouverte à cinq heures et demie du matin jusqu'à huit heures et demie du soir. Elle est fermée le dimanche et les jours de fête. Elle est visitée tous les jours par un médecin.

IRLANDE.

— On avait dit que le voyage à Rome du très-révérénd docteur Kennedy, évêque de Killaloe, se rattachait à des négociations pour le règlement des différends qui s'étaient élevés au sujet de l'éducation académique. Ce prélat écrit de Rome, collègue des Irlandais, le 25 novembre, au *Dublin Evening-Post*, que son voyage à Rome ne se rattache en rien ni à la loi sur les collèges, ni à celle sur les legs. Il n'a été à Rome que pour accomplir un vœu qu'il a fait le jour où il a été consacré, et pour voir les merveilles de la ville éternelle. A Rome depuis cinq semaines, il a eu l'honneur d'offrir ses hommages à Sa Sainteté et à plusieurs cardinaux ; mais il n'a jamais eu l'intention de traiter les sujets en question dans ces conférences.

LE PAYS DE GALLES

— On songe à établir, dans le pays de Galles, en Angleterre, une mission de prêtres bas-bretons. On sait que les habitants du pays de Galles et de la Basse-Bretagne ont une origine commune, et l'idiome s'est conservé le même chez les deux peuples, sauf quelques altérations de peu d'importance.

M. Mahé, prêtre du diocèse de Quimper et qui exerce le ministère évangélique en Angleterre, est en ce moment en Bretagne, où il s'est rendu à la sollicitation de son évêque pour associer quelques prêtres à sa sainte entreprise. Nous espérons, dit l'*Impartial de Bretagne*, que ses efforts seront couronnés de succès.

Voici comment s'exprime au sujet de cette mission Mgr. le vicaire apostolique de la principauté de Galles :

« Une tentative a été faite dernièrement ; le succès en paraît assuré. Il s'agit d'employer, dans la mission de Galles, des missionnaires bas-bretons. Il est constant qu'il y a une grande affinité entre les deux dialectes, et que le peuple gallois accueille plus volontiers le prêtre breton que le missionnaire anglais ou irlandais. Je désire donc établir dans ce pays une mission confiée à des prêtres bretons ; à cette fin, j'ai prié M. l'abbé Mahé de demander à la catholique Bretagne, sa patrie, les moyens de fonder une mission permanente à Aberystwith. Que l'auteur de toute charité comble de ces bénédictions ceux qui viendront en aide à cette bonne œuvre.

† T. J. Brown, V. A. de Galles."

SUISSE.

— Le gouvernement vaudois se prévalait des démissions des pasteurs réfractaires, dépourvus du caractère ecclésiastique et privés de leurs immunités légales. En conséquence il a fait porter sur la liste des milices cantonales les noms de tous ceux d'entre eux qui n'ont pas encore atteint l'âge de quarante-cinq ans.

— Mgr. l'archevêque de Fribourg vient de protester par une énergique remontrance contre la circulaire que le ministère Badois a adressée aux curés de son diocèse, et par laquelle il leur était ordonné, avec menace de responsabilité personnelle, de regarder comme nuls et non venus les ordres émanés de l'autorité ecclésiastique touchant la célébration des mariages mixtes. Le prélat déclare en même temps qu'il ne correspondra plus sur ce sujet avec le ministère, ajoutant qu'il vient de remettre au Souverain Pontife le jugement de sa conduite et de sa cause.

MALTE.

— Un rescrit royal vient d'être publié à Malte, en vertu duquel l'ancien couvent de Saint-Paul est remis à la disposition de la Compagnie de Jésus, pour y établir un collège. Aussitôt quatre-vingts jeunes gens, des premières familles maltaises, et parmi eux bon nombre de jeunes Anglais, furent admis au pensionnat dont la direction est confiée au P. Esmonde. C'est un nouvel asile que la Providence ouvre à ces religieux si constamment et si injustement persécutés. Puisse l'Angleterre recueillir bientôt le fruit et la juste récompense de cette généreuse hospitalité !

SILÉSIE

— On écrit de la Silésie prussienne, qui a été le berceau du rongisme, que le célèbre sanctuaire de Marie à Pielzar est témoin chaque semaine de quelques conversions éclatantes. Des familles entières de protestants de toutes les sectes, des incrédules, des pécheurs endurcis, des juifs, y ouvrent les yeux à la vérité et leur cœur à la grâce, et se pressent dans le sein de l'Église romaine. On cite entre autres un élève de l'école de théologie luthérienne, qui vient d'y faire sa profession de foi catholique avec une fermeté, une conviction et une ferveur qui ont extrêmement édifié tous les assistants, et arraché de leur cœur des larmes de consolation et de joie. Enfin, en dépit de ses ennemis secrets et avoués, l'Église de Silésie se rajeunit et se fortifie de jour en jour, et cette situation avantageuse ne peut que s'améliorer encore sous les auspices du pieux et vigilant pasteur que Dieu vient de lui accorder dans sa miséricorde.

POSEN.

— Un Bref pontifical, relatif aux mariages mixtes, n'a pas pu être publié dans les métropoles unies de Posen et de Gnesen, mais il a été confidentiellement communiqué, par l'autorité métropolitaine, aux curés des deux diocèses, avec injonction d'y conformer leur conduite. Ce Bref n'apporte aucune modification quelconque aux dispositions des Brefs précédents, et comme le gouvernement prussien n'a pas, à cet égard, obtenu la moindre concession, il a préféré supprimer le Bref, mesure aussi vaine dans ses efforts que tyrannique dans son principe, puisque les décisions pontificales parviennent à leurs adresses indépendamment des bons ou des mauvais offices des gouvernements, et qu'il suffit qu'elles soient connues d'un clergé fidèle et zélé pour en recevoir leur pleine exécution.

NOUVELLES POLITIQUES

NOUVEAU-BRUNSWICK.

—Une difficulté s'est élevée et existe depuis quelque temps entre le Canada et le Nouveau-Brunswick, à propos de la limite entre les deux provinces. Il paraît que nos autorités ne pressent pas l'affaire comme elles le devraient pour la régler à l'amiable. On n'agit pas ainsi en Canada. Si on n'y veille pas, comme il y a tout lieu de croire qu'on ne le fait pas, le Nouveau-Brunswick va perdre une grande partie de ses limites.

« Le commissaire des terres de la couronne au Canada a fait un rapport au gouverneur général dans lequel il suggère « qu'on adopte de promptes mesures pour arpenter et établir les terres situées sur le bord canadien de la rivière St. François, jusqu'à sa décharge dans le St. Jean, et sur la rive occidentale de la rivière Madawaska, jusqu'à la seigneurie de ce nom. » Il recommande de plus « que le gouvernement étende une main protectrice à ses sujets dans toutes les parties de cette province, particulièrement dans ce coin ; qu'on nomme des magistrats qui y jouissent de la confiance, ainsi qu'un agent actif des terres qui réside parmi eux. »

Nous pensons qu'on a déjà exécuté en partie cette suggestion, parce que nous avons su il y a quelques jours que Francis Rice, écuyer, de Madawaska, a été nommé par le gouvernement canadien, agent des terres de la couronne pour le district de Madawaska. Qu'en diront nos autorités ?

Canadien.

POSEN.

—Nous apprenons de Posen, que l'opinion publique, est entièrement préoccupée de la découverte d'une conjuration ourdie sur le plus vaste plan et dans le but de reconstituer *in integrum*, l'ancien royaume de Pologne, a retiré tout intérêt à la secte de Schneidemühl, et qu'il n'est plus guère question de son auteur, retombé dans sa primitive obscurité.

INDE.

—On a reçu les journaux de l'Inde jusqu'au 1er décembre, et ceux de la Chine jusqu'au 31 octobre. Dans le Lahore, les événements ne paraissent pas avoir marché pendant la dernière quinzaine. La Reine-mère continue à gouverner tant bien que mal avec Rajah-Lall Singh, son nouveau favori, qui du reste est fort impopulaire. Dans le fait, les soldats sont les maîtres. La Reine-mère ayant voulu mettre la main sur un trésor déposé dans un fort par Rundjet Singh, dut se retirer devant la résistance des officiers, gardiens du trésor.

A Canton, les consuls d'Angleterre et d'Amérique négociaient avec les autorités pour le retrait des restrictions qui pèsent sur les étrangers, auxquels est interdit, comme on sait, l'accès de la ville intérieure. S'il faut en croire le *Bombay Times* lui-même, les Anglais feront de l'abolition de cet usage une condition de l'évacuation de l'île de Chusan. Il est donc permis de voir dans cette nouvelle réclamation formulée avec tant d'a-propos un stratagème à l'aide duquel la diplomatie anglaise espère traîner les choses en longueur, et conserver peut-être un poste dont elle sait apprécier l'importance.

MEXIQUE.

—Un journal de Pensacola donne sur la nouvelle révolution mexicaine, les détails suivants qu'il a recueillis de la bouche des officiers du brick de guerre américain *Porpoise*, venant de Vera-Cruz :

« Parédes était à la tête de six mille hommes, lorsqu'il arriva devant Mexico, dont la garnison se composait de huit cents soldats et de près de trente mille volontaires, qui avaient promis de mourir pour la défense du président. Mais, à peine Parédes eut-il paru, que les huit cents soldats se déclarèrent en sa faveur ; et les trente mille volontaires entrèrent prudemment dans leurs foyers, et Herrera quitta le palais présidentiel. Parédes fit aussitôt son entrée triomphale à Mexico, et son premier acte d'autorité fut la dissolution du congrès. Dans un manifeste par lui émis avant sa victoire, Parédes faisait parade du plus grand désintéressement. « Quant à moi, disait-il, je ne désire ni place, ni pouvoir. Dès mon entrée à Mexico, je convoquerai une assemblée, dûment élue par les électeurs de tous les états, et revêtue de pleins pouvoirs pour réorganiser le gouvernement conformément aux vœux du peuple. Toutes les classes de la société, le clergé, l'armée, la magistrature, les professions savantes, le commerce, l'industrie et l'agriculture seront représentées dans cette assemblée, et, du moment où elle sera réunie, tout pouvoir qui n'émanera pas d'elle aura cessé d'exister. Heureux, alors, d'avoir consciencieusement rempli mon devoir, je rentrerai dans la vie privée, ou bien je demanderai le privilège de marcher vers la frontière, à la rencontre des usurpateurs de notre territoire, des ennemis de notre indépendance et de notre prospérité. » — *Canadien.*

ADRIENNE ET MARGUERITE.

Marguerite Beaulieu, riche orpheline, née de parents simples négociants, et Adrienne, fille du marquis de Mezeris, avaient été élevées ensemble dans le même couvent. L'intimité la plus tendre les unissait, et paraissait devoir être éternelle. Adrienne, plus âgée que Marguerite, n'avait plus de mère, et son père suivant la carrière des armes. M. de Mezeris étant venu passer quelque temps à Paris, y maria sa fille, dont la dot était bien peu considérable, au colonel Raoul d'Ermançe, qui, jeune encore, avait fourni une carrière militaire très-brillante.

Marguerite fut invitée à être de la noce : elle y alla, par sa douleur et sa modestie, l'attention d'Edouard d'Ermançe, frère du marié, qui se destinait à la banque. Adrienne, dont le caractère était passionné, prit feu à l'espérance de trouver une sœur dans son amie, et l'éloge qu'elle en fit fut si touchant, si vrai, qu'Edouard, enchanté de trouver les vertus les plus éminentes unies aux qualités les plus aimables, demanda la main de mademoiselle Beaulieu, l'épousa, et l'épousa six mois après le mariage de son frère. La dot de Marguerite permit à son mari de s'associer à un banquier qui faisait beaucoup d'affaires et jouissait d'une bonne réputation.

Cette union, qui, devait combler les vœux d'Adrienne, la trouva moins occupée de Marguerite que de ses plaisirs. Six mois de Paris amènent de bien tristes métamorphoses dans une tête exaltée que les principes religieux n'ont fait qu'effleurer. Si madame d'Ermançe cherchait encore son amie, c'était pour l'entretenir de ses plaisirs et de ses parures. Marguerite écoutait avec une indulgente patience, mais sans intérêt : elle ne comprenait pas qu'on pût être heureux par des jouissances en dehors de son cœur et de ses devoirs. Dès ce moment, il n'y eut plus de sympathie entre les deux amies. Adrienne s'enivrait de l'amour du monde, et pour plaire à tous elle assouplissait son caractère jusqu'à feindre de s'occuper plus des autres que d'elle-même ; mais, pour l'observateur, cette abnégation suait l'égoïsme. Peignait-elle la douleur d'une amie ? elle seule savait la consoler. Un de ses parents obtenait-il des succès ? elle les avait prévus et prédits. Elle en recevait les félicitations de l'univers entier, car on connaissait si bien son dévouement à l'amitié qu'on ne doutait pas que le bonheur des autres ne fût le sien propre... Elle faisait son panegyrique avec un air si naïf, se plaignait avec une telle apparence de sincérité du mal affreux que lui faisait éprouver le malheur d'être trop sensible, qu'elle fit beaucoup de dupes. Le nombre de ses admirateurs s'accrut d'autant plus, qu'elle brûlait de l'encens sur l'autel de toutes les vanités, et prodiguait des compliments qui lui revenaient avec usure. Ces compliments directs étaient suivis en secret des critiques les plus amères faites avec le ton mielleux de l'intérêt et du regret ; il semblait, à entendre Adrienne, qu'elle avait reçu du ciel la triste mission de disséquer les misères humaines et de les exposer au grand jour. Cette hypocrisie de sensibilité ne fut pas comprise du colonel ; franc et royal, il n'entendait rien à ces perfidies de salon, à ces regrets que témoignait Adrienne, les larmes aux yeux, sur l'inconduite de telle femme, ou l'indélicatesse de cet homme en place, et il reprochait à sa femme de s'apitoyer sur des torts qui ne méritaient pas d'indulgence, et de s'extasier sur des mérites si minces, que, lui, ne pouvait les apercevoir. Adrienne, ne trouvant pas son mari digne de comprendre son cours de morale critique et sa diplomatie complimenteuse, se contenta de sourire en disant : « C'est bon, tu verras plus tard que les sots font souvent la réputation des gens d'esprit. Ce sont des trompettes qui disent de moi tout ce que je veux ; c'est en les cajolant, que j'en fais mes esclaves. »

L'existence d'Adrienne contrastait avec la vie calme et sédentaire de Marguerite : celle-ci, tout entière à son mari, à ses devoirs de piété, aux soins de son ménage, n'avait pas un moment de vide, pas un quart-d'heure d'ennui. Cependant elle soupirait parfois de voir si rarement Adrienne. « Que deviens-tu donc ? dit-elle un jour. — Mon Dieu, ma chère, je n'en sais rien moi-même ; mille devoirs de société m'assiègent ; on me veut à ce bal, on m'invite à ce dîner, il faut que je me montre partout pour faire des partisans à mon mari. Si la guerre recommence, comme on l'espère, Raoul n'y paraîtra qu'avec un très-beau grade. — C'est très-bien pour lui ; mais toi, mon Adrienne, comment supportes-tu une vie si fatigante ? plus... Ne te fâche pas, chère amie, et souffre que je te demande comment, au milieu de cette mer agitée, tu peux remplir tes devoirs religieux ? — J'y suis fidèle autant que je puis. J'avoue bien que mes prières du soir sont un peu bredouillées, lorsque je rentre accablée de fatigue et de sommeil. Quant à la messe, je ne l'ai manquée que deux fois le dimanche. — Le dimanche ! Et pourquoi ? — Oh ! parce que j'étais rentrée à cinq heures du matin : il y a tant de bals le samedi ! — Ce jour est mal choisi. — Du tout : les gens occupés ont le dimanche pour se reposer. — Ainsi, la sanctification du dimanche devient un pis-aller. On ira à la messe si on n'a pas trop dansé. — Que veux-tu ! ce n'est pas moi qui ai choisi ce jour-là. — Mais tu peux refuser. — Refuser ! on voit bien, ma chère, que tu ne connais pas le monde : on devinerait la raison de ce refus bizarre, et Dieu sait de quels sifflets cette raison serait accueillie. — Eh bien ! ma chère, ne vaut-il pas mieux être sifflé en ce monde qu'en l'autre ? » dit Marguerite en riant. Puis, se rapprochant d'Adrienne et prenant ses deux mains dans les siennes, elle ajouta du ton le plus tendre : « Prends garde, chère

amie, la vie que tu mènes te place sur un terrain brûlant où tes bonnes résolutions peuvent s'évaporer ; tes principes même....—Mes principes sont inébranlables, et cela peut être sans afficher la dévotion comme certaines femmes que je nommerais bien. Puisque nous sommes en train de nous parler franchement, je te répéterai ce qu'on dit de toi.... Ne te fâche pas, songe que je ne suis ici qu'un écho. On dit donc que tu as une vertu à faire peur ; qu'il faut être au moins à demi béatifié pour être mis dans ton petit cercle, et que là, la dévote assemblée déchire fort charitablement nous autres pauvres mondains qui pensons qu'on peut rire sans se damner.—Comment, on ne dit que cela de moi ? Je m'attendais à quelque chose de neuf, et je ne vois là que de vieilles calomnies contre les gens pieux.—On dit encore bien autre choses.—Et quoi ?—! mais on parle de ton économie... un peut singulière... un peut exagérée. On voudrait que tu te fisses honneur de ta fortune.—C'est ce que je fais." Et, baissant la voix, Marguerite ajouta ; " Je te vais dire tout, à toi, ma sœur et mon amie. J'ai beaucoup de pauvres pensionnaires, vois-tu, et je vais visiter bien des infortunés que Dieu a la bonté de me faire découvrir. Si tu savais quelle joie se répand dans mon âme quand je rentre chez moi après avoir guéri quelques blessures et séché quelques larmes !.. Non, ce bonheur est si vif qu'aucune expression ne peut le rendre."

Les deux amies causèrent longtemps, l'une exaltant les plaisirs du monde, l'autre peignant, sous des couleurs douces et vraies, les joies de la vertu. Adrienne, déjà gâtée par quelques succès qui avaient excité son amour propre au plus haut degré, ne comprenait plus Marguerite, et Marguerite, désolée du changement qui s'était opéré dans son amie, finit par ne lui plus confier ses pensées, ne trouvant pour réponse qu'une moquerie ou le silence de la froideur.

La guerre éclate : toute la France est en émoi. Les jeunes gens brûlent du désir de partir ; les pères s'inquiètent, et cependant rêvent la gloire pour leurs fils. Les mères ne voient que le danger, et la gloire est pour elles un ennemi de plus ; car, pour la conquérir, leurs fils affronteront tous les périls. Les épouses tremblent et pleurent sur leurs enfants qui, peut-être, hélas ! seront bientôt orphelins. Une seule femme, aveuglée par une ambition sans frein, sourit à ce fracas des armes. Nulle crainte pour son mari ne fait battre le cœur d'Adrienne : il semble qu'elle ait fait un pacte avec la fortune pour que la mort respecte le colonel, et qu'il ne trouve que des lauriers à cueillir dans le champ du carnage.

Si l'ambition, qui conduit à la gloire par de grandes actions, plaît dans un homme, il n'en est pas ainsi de l'ambition d'un amour propre mesquin qui attache plus de prix à la récompense qu'aux nobles travaux qui la fait obtenir. Telle était l'ambition d'Adrienne : elle la dissimula sous de grandes phrases où le mot d'honneur et de dévouement revenait sans cesse, et déclara qu'elle voulait suivre Raoul à l'armée. Cet excellent Raoul, qui ne savait pas que les paroles ne sont souvent qu'un beau vernis dont on couvre une coupable pensée, se montra fort touché de la tendresse de sa femme, et n'eut point le courage de résister au désir qu'elle lui manifestait. Elle partit donc, mue par une imagination desordonnée qui croyait que l'extraordinaire est du sublime.

Par combien de fatigues, de mortelles alarmes, elle paya son imprudence ! Elle les brava toutes avec l'énergie, non de la vertu, mais d'une vanité qui rougirait d'avouer sa faute.

Après deux années terribles, la paix ramena notre jeune ménage à Paris. Le colonel, devenu général, était couvert de décorations toutes gagnées à la pointe de l'épée. Quant à Adrienne, elle était maigre, hâlée, et ce n'était plus une jolie femme au teint de rose, à l'air enfantin. Elle s'en aperçut, et, chageant de prétentions, elle revint de ses courses aventureuses avec une tournure chevaleresque, un ton tant soit peu militaire qu'elle croyait très-piquant, et que, dans le fait, déparait ses grâces naturelles et attristait la modestie de son sexe.

Le général, empressé de revoir son frère, descendit chez lui en arrivant à Paris. Il le trouva dans un fort bel hôtel et occupant un charmant appartement au second, ayant laissé le premier à son associé.

A continuer.

DECES.

A la Pointe-Lévy, le 4 du présent, M. Pierre Bourget, âgée de 91 ans, après une longue maladie et jouissant de toutes ses facultés.

Ce respectable octogénaire qui laisse après lui la mémoire du juste, était un ancien cultivateur qui, par une vie active et vertueuse, avait procuré à deux de ses fils le moyen de se consacrer au ministère des autels. L'un messire Pierre Bourget, est mort, il y a quelques années, curé de l'Islet ; l'autre est Mgr. Ignace Bourget, évêque de Montréal.

BUREAU DES TERRES DE LA COURONNE.

Montréal, 19 Décembre 1845.

AVIS.—Pour être vendue par Encaissement Public, au Palais de Justice, aux Trois-Rivières, MARDI, le QUATRIÈME jour d'AOUT, mil-huit-cent-quarante-six, à ONZE heures de l'avant-midi :

La Propriété Immobilière, connue sous le nom de FORGES DE ST. MAURICE, située sur la Rivière St. Maurice, District des Trois-Rivières, Bas-Canada, comprenant la totalité des usines, moulins, fourneaux, maisons d'habitation, magasins, hangars, etc., et contenant environ cinquante-cinq acres de terre, plus ou moins. L'acquéreur ayant le privilège d'acheter une quantité additionnelle de terre adjacente (n'excedant pas trois cent cinquante acres,) qu'il pourra avoir au prix de sept shillings et six deniers l'acre.

L'acquéreur aura aussi le droit de prendre du minerai de fer, durant l'espace de cinq années, sur les Terres de la Couronne, non concédées dans les Fiefs St. Etienne et St. Maurice, connues comme les Terres des Forges, lequel droit cessera sur chaque partie des dits fiefs, aussitôt que telle partie sera vendue, concédée par le gouvernement, ou qu'il en aura disposé autrement,—sans toutefois qu'il soit tenu à aucune indemnité envers l'acquéreur, pour la cessation de ce privilège. Aussi, le droit (non exclusif,) d'acheter du minerai des concessionnaires de la Couronne, ou autres sur la propriété de qui les mines auraient été réservées à la Couronne.

Quinze jours seront accordés au présent locataire pour transporter ailleurs les meubles et ustensiles qui lui appartiendront.

Possession sera donnée le second jour d'Octobre, mil-huit-cent-quarante-six.

On exigera un quart du prix d'achat au temps de la vente, et le reste avec intérêt en trois versements annuels égaux. Les Lettres Patentes seront expédiées lorsque le paiement sera parfait.

On peut voir des plans de la propriété à ce bureau.

7ME. FEVRIER, 1846.

N. B.—Aucune partie du Prix de Vente des Forges ne sera reçue en SCRIP.

D. B. PAPINEAU.

C. T. C.

La "Gazette du Canada" insérera cet avertissement, ainsi que les autres papiers-nouvelles du Bas-Canada, dans la langue dans laquelle ils sont publiés, une fois par quinze jours, jusqu'au jour de la vente.—10 Fév.

L'ART EPISTOLAIRE.

PAMPHLET de 72 pages ; donnant les principes de cet Art, particulièrement appliqués à ce pays ; par un Canadien, suivi d'exemples de lettres d'Affaires, de Condoléance, d'Introduction, de recommandation etc. etc.

Ce Pamphlet est arrangé de manière à être mis en usage dans les écoles élémentaires. L'auteur ayant eu soin de retrancher toute lettre d'amour etc.

On le trouve aux librairies de MM. Fabre et Cie., rue St. Vincent.

" C. P. Leprohon, rue Notre-Dame.

" Rolland et Thompson, rue St. Vincent.

" Chapeleau et Lamothe, rue St. Gabriel, et chez le soussigné, rue St. Amable, Bureau de l'Aurore.

Prix, 20 sous ; 7s. 6d. la douzaine.

F. CINQ-MARS.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prient qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Ecoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSSI—

Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage des Ouvrages.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 24 juin 1845.

FRANCOIS XAVIER DEROME, Horloger, rue St. Denis, près de l'Evêché.
6 Février.

LIVRES A L'USAGE DES ECOLES CHRETIENNES ET AUTRES.

A CINQ PAR CENT,

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'en réduire encore les prix de jour en jour, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, meilleur marché que partout ailleurs, POUR ARGENT COMPTANT.

E. R. FABRE et Cie.

Rue St. Vincent, No. 3, }
6 novembre 1845. }

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MELANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	1d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE J. M. BELLENGER ET A. T. LAGARDE, ПРИБ., ЕДИТХУЛ.

ИМПРИМÉ PAR J. RIVET ET J. CHAPLEAU.